

# SS/ACC

LINO VERTIGO

**KAGE**  
LIBERTÉ PROGRÈS IDENTITÉ

# **SS/ACC**

**SturmStaffel Acceleration**

**Lino Vertigo**

Octobre 2025



RAGE  
@RageCultureMag

## Table des matières

Chapitre 1 : Californie	6
Chapitre 2 : Keller	10
Chapitre 3 : Orsh	12
Chapitre 4 : FBI	13
Chapitre 5 : Abgrund	16
Chapitre 6 : Pilote automatique	20
Chapitre 7 : La caserne	25
Chapitre 8 : L'Église	32
Chapitre 9 : Moloch	35
Chapitre 10 : Cendres	37
ANNEXE	38

**SS/ACC**

*« Nulle accélération, portât-elle jusqu'aux étoiles, ne saurait invalider le maître-mot goethéen : 'Tu ne peux t'échapper à toi-même.' »*

*— Ernst Jünger, Approches, drogues et ivresse*

## Chapitre 1 : Californie

Quand je pose le pied sur cette plage, une exaltation s'empare de moi. J'emplis mes poumons de l'air iodé de cette tiède nuit californienne. Mon cœur cogne contre ma cage thoracique ; je sens pulser le sang contre mes tempes, galvanisé par l'effort. Dix kilomètres à nager depuis l'éjection — le souffle court, les muscles en feu — et me voilà loin du point d'impact. Cette plage n'est pas Silver Shoal, point d'entrée prévu pour la mission.

Je tire de l'océan le packaging pneumatique et j'extrais de la caisse étanche un gros sac en toile noire que je dépose sur un rocher émergeant du sable, à deux enjambées. Je me saisis d'un lourd caillou, que je glisse sous mon bras gauche, puis je retire la lame emballée dans la caisse. Je dépose le bloc de roche au milieu du dispositif gonflable avant de le ramener à une trentaine de mètres du rivage, puis de le crever à coups de couteau. La petite embarcation gonflable sombre à pic, entraînée par le rocher, dans un bruit strident. Une gerbe de bulles s'élève, ultime souffle de l'épave.

De retour sur le sable, je revêts rapidement ma tenue de couverture : pantalon de travail noir robuste, chemise beige simple, chaussures solides en cuir brun. J'ajuste la veste légère sur mes épaules. Je jette un rapide coup d'œil à mon poignet pour constater que ma Panerai affiche 4h32. Le jour se lèvera dans quarante minutes ; il faut accélérer. Je glisse ma lame entre la ceinture et la courbe de ma hanche, puis m'élance d'un pas résolu vers la route du bord de mer, entrevue à travers l'ombre complice qui m'abritait tandis que je nageais. Incognito, moi et mes camarades d'acier arrivons de la mer pour donner la réplique. Nouveau coup de massue dans cette guerre sans fin.

La demi-lune éclaire suffisamment mon chemin pour que je puisse traverser sans encombre la petite falaise côtière qui me sépare du ruban d'asphalte tiède, que je longe à bonne distance sur ma droite, caché dans les fourrés, jusqu'à un majestueux chêne bleu d'environ 20 mètres de haut. Après quelques secondes d'observation, je découvre ce que je cherchais au pied du vieil arbre : une branche cassée, épaisse, lourde et touffue. Je m'en saisis immédiatement et l'emporte jusqu'au milieu de la route, devant le grand arbre, mimant un obstacle naturel. Dissimulé derrière un épais buisson de cactus, je guette l'arrivée providentielle d'un véhicule.



Allongé, immobile, je pense à ma mission, à ceux pour quoi nous sommes là. Que de chemin parcouru depuis Belfast, me dis-je. Les cris, la frénésie de ces souvenirs renforcent mon attention. Je suis prêt, plus que prêt. Rien ne peut m'arrêter, ni les balles du FBI, ni cette fièvre qui ne me quitte plus depuis le réacteur. Le cri d'un animal sonne dans mon crâne, il hurle qu'il veut du sang. Je serre le poing que j'enfonce dans la terre moite du sous-bois. Je martèle frénétiquement le sol. Le rythme métronomique de mes poings s'écrasant contre la terre, m'apaise et me permet de faire le point dans mon esprit. Je dois arrêter de faire n'importe quoi, je dois me contrôler, quelqu'un pourrait entendre les coups, même ici. Je dois rester discret. Le docteur du NSFO m'avait averti que ce genre de comportement frénétique pouvait se manifester après l'exposition et la prise des stimulants chimiques. Trop de bruit. Trop de bruit... Qu'avait-il dit déjà ? "Canalise". Je ne me souviens plus. Le poing toujours serré, je décide de ne plus marteler le sol, mais d'effectuer des pompes le plus silencieusement possible jusqu'à ce que je me calme. Ce rituel physique apaise enfin les pulsions qui m'accablent.

Un éclair de lumière fend soudain l'obscurité. Des phares apparaissent au loin, à 800 mètres. Un calme écrasant tombe sur moi. Je suis immobile, le cœur battant, mes tempes scandant le rythme de ma résolution. Mes yeux fixent la lumière dansant avec les virages de la route, priant pour que ce soit un véhicule passe-partout. Un sourire se dessine sur mon visage quand je vois la forme du Ford Pickup 1941 sortir de la nuit. Les instructeurs nous ont clairement indiqué ce type de véhicule comme cible. À la fois passe-partout et robuste, ils sont les véhicules parfaits pour notre mission. Celui-ci s'arrête à trois mètres de moi. Un homme entre deux âges en sort, tenue agricole, les yeux à demi-clos. C'est un travailleur qui part au boulot. Il est seul. C'est ma chance. L'homme est costaud : 1,80 m, probablement 100 kilos. Il sort péniblement du véhicule et se pose devant la branche morte pour la contempler. Il ne dit pas un mot, le regard vide, parfaitement distrait par ses pensées matinales.

Je saisis à pleine main une pierre, me relève, marchant avec détermination vers lui, le bruit de mes pas caché par celui du moteur. Je prends garde à ne pas me placer devant les feux du véhicule pour éviter de voiler leur lumière, risquant de me faire découvrir. J'écrase de toutes mes forces le caillou contre le crâne du bonhomme. J'y mets toute ma force, je tape si fort que la pierre vaguement

pointue s'encastre dans la boîte crânienne du pauvre type, qui s'écrase lourdement contre la terre du bord droit de la route, raide mort.

Je me contiens pour ne pas sauter à pieds joints sur ce qu'il reste de sa tête. Je dois éviter de me maculer de sang, l'odeur et les traces s'effacent difficilement. J'ai vraiment réussi mon coup : les giclées de sang se sont répandues uniquement sur la terre. Je n'ai qu'à la retourner pour cacher toute trace. Je fouille ses poches. Le corps est encore pris de spasmes quand je trouve son portefeuille et ses papiers d'identité : Howard Terrence Crouch, 42 ans. Je récupère les 4\$ et balance le reste en direction des rochers maritimes. Je sors la bâche cirée de mon sac et le roule à l'intérieur. Je prends soin de l'envelopper, comme nous l'avons appris lors de la formation, afin de garantir une étanchéité maximale et d'éviter que des fluides ne s'échappent du cadavre. Je charge la carcasse d'Howard dans la benne du véhicule. Je rabats la grosse branche morte sur le côté de la route, vérifie qu'il n'y a aucune trace, et pars m'asseoir sur le siège conducteur. Le contact est toujours mis ; une cigarette roulée se consume lentement dans le cendrier du véhicule. Je n'ai jamais supporté l'odeur de la fumée de cigarette. Je me saisis d'un chiffon laissé dans la portière côté passager et l'écrase violemment dans le cendrier pour étouffer l'odeur. Je referme la portière, fais demi-tour et repars dans la direction d'où il est venu. Je roule deux kilomètres avant d'apercevoir un panneau : San José 50 km. Décidément, les courants m'ont beaucoup fait dévier. Mais je suis dans la bonne direction à présent. Je roule, fenêtre ouverte, le bras dehors pour sentir la fraîcheur du vent contraire. Le soleil se lève sur la Californie. Peut-être la dernière aurore de mon existence ? Les cinq boîtes de Pervitine que j'ai dans le sac me seront d'un grand secours.

Au détour d'un virage, une route forestière s'offre à moi, longeant une rivière encaissée. Je m'arrête pour y déposer Howard. Aussitôt sorti de la bâche, celui-ci s'étale de tout son corps sur le bord de la route. Je regarde ce qu'il reste de ses yeux. Impossible ! J'ai l'impression qu'il vient de me faire un clin d'œil. D'un geste, je pousse de toutes mes forces le cadavre. Celui-ci pivote et dévale frénétiquement la falaise jusqu'à s'écraser trente mètres plus bas, dans la rivière, accompagné d'une énorme gerbe d'eau sombre.

J'ai fait une connerie ! Dans la précipitation, j'ai oublié de lester cet abruti. Maintenant, son cadavre risque de remonter à la surface ! Pourvu que le caillou



que je lui ai incrusté dans la cervelle puisse le lester, ne serait-ce qu'un peu, avant que les gaz de décomposition ne le fassent définitivement émerger ...

Je ne sais pas combien de temps cela me laisse. Mais je pense que ça devrait être suffisant. J'abandonne un peu plus loin la bâche dans la forêt et remonte dans le pick-up.

## Chapitre 2 : Keller

6h45. Troisième nuit sans sommeil cette semaine. Hoover est mort. On savait qu'il était visé, bien sûr. Mais personne ne pensait que ça viendrait du ciel. Ni que ça irait si vite. Depuis, les rumeurs s'accumulent. On parle de dizaines de cellules infiltrées à travers tout le pays. Une a été démantelée il y a trois semaines à Chicago. Huit individus arrêtés. Aucun n'a parlé. Deux ont réussi à avaler leurs capsules de cyanure avant même qu'on ne les touche.

L'ennemi aurait déjà installé ses chiens dans nos rues. Je crois que nous avons déjà perdu cette guerre. Mais personne n'a encore trouvé le courage de le dire à voix haute. On pensait avoir gagné du temps en décapitant deux des trois têtes de Cerbère l'an dernier. Foutaises. Il reste la dernière. La meilleure, l'arme ultime du régime, et elle mord plus fort que jamais.

Je me sers une grande tasse de café noir avant d'allumer ma première cigarette de la journée. Il faut bien cacher l'odeur de café brûlé qui s'incruste dans les murs. La radio tourne en fond sonore.

*« Journal de 7h. Les unités Cerbère poursuivent leurs avancées dans le corridor africain. Le ministère de la Guerre appelle à la vigilance [...] »*

Même voix monocorde, même litanie que les vingt matins précédents : Une fusée tombée sur Washington, les nouvelles armes de l'ennemi, les assassinats de physiciens, les émeutes dans le Sud, le risque de nouvelles infiltrations à la frontière mexicaine, sabotage encore et toujours... — la paranoïa commence vraiment à s'emparer de tout le monde. Et toujours cette phrase creuse : *« L'Amérique tient bon. »*

Je porte mon regard par la fenêtre du living-room, sur les sommets du Diablo Range qui découpent l'horizon, secs et calmes, comme un mirage de paix à portée de main. Ils ne sont qu'à quelques miles de la ville, pourtant ils échappent totalement à la folie ambiante. Quel dommage que je ne puisse plus m'y balader depuis que le niveau d'alerte maximal est en place au bureau. Plus le temps. Cela me ferait pourtant le plus grand bien ; dans ce pays, plus rien ne respire.

Les lignes de crête me rappellent les collines du sud de l'Illinois. Les Shawnee Hills, chez l'oncle Henry. Je me dis qu'il faudrait convaincre Père d'y aller

quelques semaines. Loin de Chicago, loin du bruit et du danger. Mais il ne m'écouterà pas ; il ne m'a jamais écouté, tant pis.

Je jette ma cigarette, l'écrase dans le cendrier. À ce moment précis, le téléphone sonne. Un bruit net, métallique. Je baisse le volume de la radio avant de décrocher.

— Agent Keller ? murmure une voix.

Le bureau. Encore. Mais trop tôt. D'habitude, ils n'appellent jamais avant huit heures. Mauvais signe.

— Oui, c'est bien moi, répondis-je simplement.

— Il s'est passé des choses dans l'océan cette nuit. Tous les agents sont attendus. Vous serez avec Kane et Shaw aujourd'hui. Rendez-vous à neuf heures dans le bureau de ce dernier. Ne soyez pas en retard.

— Reçu, dis-je, avant de raccrocher.

L'océan ? C'est nouveau. Depuis que la paix séparée a été signée avec les Japs, cette partie du globe était censée être tranquille. Si, en plus de surveiller la frontière mexicaine, de traquer les collabos de l'intérieur, tout en continuant à voir la côte Est aplatie par les fusées, il faut surveiller le Pacifique, ça va vraiment devenir compliqué.

## Chapitre 3 : Orsh

Ma Panerai affiche 10h56, je suis en avance sur le timing. J'ai déjà déposé les quatre premiers colis; il ne me reste qu'un dernier à placer quelque part dans les monts Santa Cruz. Toujours au volant de la Ford d'Howard, je m'enfonce plus loin sur les routes forestières bordant le sud de San José. Le soleil cogne fort et m'agresse les yeux. La chaleur de cette fin de matinée californienne et les éclats de lumière me font doucement délirer. Ma peau bout, mon crâne est une turbine. Il est à présent 10h36 à ma montre ! Le temps lui-même perd les pédales.

Je reprends une nouvelle dose de Pervitine. Goût de fer, éclat noir sur la langue. J'ai déjà consommé la quasi-totalité d'une boîte. Ma colonne vibre ; je saigne de l'intérieur. Tant pis ! Ma mission est plus grande que mon foie, que mon cœur, que mes nerfs. Je suis une torche ! Je suis un moteur, un cri dans la vallée !

Pied au plancher, le capot tambourine sous les coups du cœur d'acier déchaîné qui tonne comme un diable sous la tôle — BAM BAM BAM BAM ! Le panache de poussière, énorme, soufflé par le pick-up, nous poursuit inlassablement. TRAÎTRE ! Je le défie ! Je claque le frein à main, je vrille le monstre. Le monde tourne — vingt mètres de dérapage, sifflement d'enfer, les pneus crient comme des suppliciés. Je le hais, je l'aime, je le détruirai ! La Ford se retourne, se cabre, ressuscite. MEURS ! — Je fends le monstre-poussière, je l'éclate et pénètre la bête comme un obus de 406 mm. Ivre de fièvre, j'hurle ma fureur de dieu de la guerre, vomi de feu du Cerbère, dans les collines désertes.

Une clameur ailée s'élève et me cloue net. Une nuée de milliers d'étourneaux s'échappe des arbres autour de moi, zébrant le ciel — affolée, dessinant des formes noires contre l'azur. Murmurant de rester discret. Je cligne des yeux. Un silence épais me tombe sur les épaules. Je ferme les yeux. Inspire. Expire. Inspire encore. Ma gorge est sèche ; j'ai la bouche pleine de sable et de fer. Je serre le volant à m'en blanchir les phalanges. Je passe la première. Retour au plan.

J'agrippe le colis dans ma main droite, pour ne plus me laisser distraire. Après quatre kilomètres de route, je m'arrête à l'ombre d'un grand pin et marche dix minutes dans le sous-bois sec. Je dépose la boîte dans le premier bosquet suffisamment touffu, puis repars d'un pas décidé vers le véhicule. Prochaine étape : San José même. Le contact m'y attend.

## Chapitre 4 : FBI

La journée va être longue — interminable, même. À peine ais-je franchi les portes du bureau que l'agent Kane m'intercepte devant l'ascenseur. Nous allons patrouiller avec l'agent Shaw pour les prochaines vingt-quatre heures. La Direction veut tout le monde sur le terrain, immédiatement, à la recherche d'informations ou du moindre signe suspect, et le signaler sans délai.

Il m'invite à l'attendre directement à sa voiture, sur le parking derrière le bâtiment. Il viendra me rejoindre, accompagné de Shaw et d'un gros calibre au cas où, et il nous expliquera la situation sur la route. C'est un agent superviseur, je m'exécute sans poser de questions. Je n'ai pas vraiment envie de discuter avec lui. À vrai dire, passer les prochaines vingt-quatre heures en sa compagnie m'exaspère au plus haut point. Je n'ai jamais apprécié son cynisme de babouin de Géorgie. Heureusement que Shaw nous accompagne.

Je passe par la porte de service derrière l'ascenseur pour me retrouver dans le long couloir menant au parking. Deux autres groupes d'agents se dirigent vers l'extérieur. Je sens dans leur regard, dans leur attitude, une crainte à peine voilée.

Dehors, le soleil de juin est éclatant, et un vent d'ouest salvateur nous empêche de bouillir sur place. Je trouve rapidement la Ford Deluxe noire de Kane, sinistre comme son propriétaire, me dis-je. Je reste cinq bonnes minutes dans la cour ; les autres agents sont partis depuis longtemps, avant que Kane et Shaw émergent du couloir. Je serre amicalement la main de ce dernier, qui reçoit les clés du véhicule de la part de Kane. Il est assigné au rôle de chauffeur pour ce matin. Je me place à l'arrière. Kane dépose le Trench Gun dans le coffre, qu'il referme dans un bruit sourd. Shaw règle le siège au millimètre, puis son pouce passe machinalement sur son alliance. Une fois la grille du portail dégagée, nous nous engageons dans les rues. Kane indique à Shaw de rouler en direction de l'océan. Il déballé un chewing-gum et se l'enfourne dans la bouche. Moi, je laisse mon regard contempler les façades qui défilent derrière la vitre : des maisons basses et des immeubles fatigués, aux stores tirés et aux enseignes délavées, accrochés aux montants de fenêtres à guillotine, une tension sourde qui monte du sol comme une rumeur. Au loin, les collines roussies cernent la plaine encore marquée par les vergers et les lignes télégraphiques, vestiges d'une ville à moitié

rurale, suspendue entre deux époques. Les bruits de mastication de l'agent Kane ponctuent mes pensées avant que Shaw ne vienne troubler l'éphémère tranquillité.

— Agent Kane, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi le bureau était-il sens dessus dessous ce matin ? Vous pouvez nous en dire un mot ?

Kane ne tourne même pas la tête.

— C'est à cause des sous-marins, répond-il.

Le visage de Shaw se fige et je sens mon esprit se tendre, tout entier tourné vers Kane.

— Oui, hier dans la nuit, il nous a été rapporté l'observation de plusieurs phénomènes étranges dans l'océan. Un chalutier qui pêchait au large du cap de la Conception a subi un grave accident. Leur filet de traîne a accroché quelque chose, et ce n'était pas un rocher. Le bateau s'est stoppé net, plusieurs sont blessés dans le choc, et même un homme est passé par-dessus bord.

Il mâche machinalement son chewing-gum avant de reprendre :

— Ce qui nous fait penser que ce n'était pas un rocher, c'est que le navire a été tiré en arrière. Comme happé, traîné par son propre filet. Ils s'en sont tirés, grâce au sang-froid d'un des pêcheurs qui a sectionné à coups de hache les cordages du chalut.

Un silence, voilé par les grondements du moteur, remplit l'habitacle. Sorti de mes pensées, je réponds :

— Et d'après le Bureau, seul un sous-marin peut provoquer cela ?

Kane acquiesce d'un mouvement de tête. Son visage carré, moucheté de taches rousses, oscillant légèrement entre le siège et la vitre. Lui aussi semble préoccupé.

— Et donc ? souffle Shaw, tendu.

— Donc, on cherche. Comme le Bureau l'a demandé. Le moindre détail, la moindre chose suspecte. Ils suspectent une tentative d'infiltration. Nous allons aller vers Santa Cruz et fouiller les hôtels, les stations-service et le bidonville européen. À moins que vous ayez une meilleure idée.

Encore une mission impossible. Mais il faut bien occuper le terrain, faire illusion.  
Jouer aux sentinelles d'un monde qui vacille.



## Chapitre 5 : Abgrund

Les rues droites défilent sous mes yeux, quadrillant la ville d'un ordre mathématique froid sous le soleil de plomb californien.

Finis les dérapages furieux dans les collines désertes, je glisse silencieusement vers le centre-ville. Tout le monde est accablé, le visage des passants est grave, l'œil fuyant — pas besoin de leur parler pour deviner qu'une chape de peur s'est abattue sur eux. Tant de tension me mord la nuque, j'ai envie de descendre du pick-up pour démembrer un passant... mais pas maintenant. Concentration maximale : je suis une machine. Je ne dois pas tout gâcher. Dans une telle atmosphère, rien que de voir un buffle comme moi — un mètre quatre-vingt-dix, cent vingt kilos — marcher dans la rue suffirait à susciter la méfiance générale et me faire repérer. Sans parler de mon regard de trépané sous Pervitine.

Au feu rouge, je saisis une vieille casquette trouvée dans la boîte à gants et me la visse sur la tête. Elle pue l'huile et la sueur, mais fera l'affaire. J'approche enfin de la planque : 327 East Santa Clara Street, San José, California, comté de Santa Clara. Une devanture jaune miteuse, rongée par la poussière et les années. Ancien drugstore, victime de la dernière crise. C'est là qu'Abgrund attend.

Je poursuis jusqu'au parking à l'angle du bloc, face à la caserne des pompiers locale. C'est ici que j'abandonne la Ford. Je saisis le sac de toile — toujours aussi lourd, même après les cinq dépôts du matin. Mon dos craque sous l'effort, puis je descends.

Quelques passants tournent la tête. Je baisse la mienne, ralentis le pas, respire. Rien d'anormal. Tout est sous contrôle. Je marche jusqu'à la devanture jaune du drugstore abandonné, aux volets couverts de poussière. Je bifurque dans la ruelle adjacente à gauche et tape contre la porte de service verte, délavée et couverte d'éclats de rouille. Des bruits de pas transpercent la porte de fer, trahissant la présence derrière celle-ci. Une voix discrète s'élève :

— Oui, qui y a-t-il ?

Je réponds d'un ton ferme :

— Abgrund, ici le colis. Ouvrez.

Un silence pesant s'abat dans la petite ruelle sombre. Figé devant la porte, je pose une main dessus, évaluant mentalement combien de coups de pied il me faudrait pour la défoncer. Silence prolongé. Cinq, six secondes... J'estime deux ou trois coups, dix secondes maximum, vu la vétusté du cadre. Soudain, le bruit de la clé raclant la serrure me sort de mes pensées. Après deux tours, la porte grince et s'ouvre. Une ombre surgit dans l'encadrement, me laissant découvrir Abgrund. Grand. Presque ma taille, mince, comme un fil de fer. La cinquantaine. Cheveux gris tirés en arrière. Mâchoire rasée de près. Un long nez d'aigle domine son visage sévère aux yeux bleu-gris, interrogateurs et déterminés.

D'un geste rapide, il m'invite à entrer dans le petit immeuble. Je m'exécute sans me faire attendre. L'intérieur du bâtiment est sombre et poussiéreux. Deux fenêtres occultées de papier cachent de l'extérieur une grande pièce remplie de cartons vides. Quelques rayons de soleil obliques filtrent par les fissures, dans lesquels dansent les grains de poussière. Deux chaises sont posées au milieu de la pièce, accompagnées d'une grande malle noire. Je pose sur celle-ci le sac de toile, y range ma casquette moisie et y récupère ma lame que je glisse à ma taille. Je me retourne vers Abgrund et lui demande de l'eau. Celui-ci me regarde silencieusement, et tend une bouteille d'eau du bout du bras. Je n'aime pas ce type. Il dégage un air d'obtusité réprobation, constant dans son regard. J'ouvre la bouteille et m'enlève enfin le goût de terre qui tapisse ma bouche.

— Je savais Cerbère disposé à tout sacrifier, murmure-t-il, mais je ne pensais pas que nous en arriverions à une telle folie.

Sans répondre, je vide la bouteille d'un trait et désigne la caisse noire à mes pieds.

— C'est bien le lanceur ?

— Oui, avec trois ogives.

Je me baisse pour ouvrir le couvercle et découvrir l'engin formidable : un lourd tube d'acier surmonté de deux poignées, une munie d'une détente. Aucun viseur, ce serait inutile. Trois ogives soigneusement rangées complètent l'équipement.

Abgrund recule d'un pas, il a peur :

— Je ne veux pas m'approcher de cette infamie, cela pourrait me contaminer comme vous l'êtes. J'ai d'autres projets.

— Vraiment ? lui dis-je d'un regard carnassier.

— Oui, dans trente minutes je m'en vais. Je quitte cet empire marchand en

ruine, direction la frontière sud. Je préfère tenter ma chance là-bas. Cette guerre, cette folie ont déjà tout ravagé ici. Sept ans que cette guerre d'usure transatlantique, et maintenant transpacifique, érode l'intelligence et la force du monde. Je ne puis plus le tolérer.

C'est toujours la même chose. Encore un qui faiblit. Moi, je ne manque pas de force, et mes frères non plus, nous rallumerons le monde avec nos corps comme combustible s'il le faut. Ces vieux débris de l'ancien monde ne comprennent décidément rien. Ils sont restés bloqués en 1914, mais le monde avance, accélère sans fin. Aujourd'hui, nous apportons le feu sur la Californie, demain sur Mars, et nous allumerons les étoiles mortes du cosmos. Je contiens ma colère, referme délicatement la malle et me retourne vers lui.

— Abgrund, vous le savez, n'est-ce pas ? Vous savez qui je suis ? Ce que je suis ? Vous connaissez le programme "Aeternum" ? Comment nous avons été triés depuis le plus jeune âge, comment nous nous sommes battus dans les guerres européennes. Nous avons fait sombrer les îles Britanniques, fortifié nos corps et nos esprits pour sortir du réacteur déjà mort.

Mes yeux plongeant dans les siens, je contemple l'effroi lui parcourir l'échine et raidir sa carcasse.

— Les Dieux de la guerre foulent la terre, apportant le feu et le fer. Sortis des plus chaudes forges humaines, éphémères, ils brillent à vous en brûler la rétine, inscrivant leurs noms maudits dans la mémoire de ceux qu'ils croisent. Je suis l'un d'entre eux, façonné dans la rage et la fièvre des laboratoires du Cerbère. Orsh Riner, numéro matricule EH-229, homme-machine, demi-dieu sacrifié. Mon corps irradie la mort, je suis une étoile filante, une lumière éphémère qui traverse le ciel ennemi avant d'y disparaître dans une ultime déflagration meurtrière.

— Comment avons-nous pu échouer à ce point ? beugla-t-il soudainement, avant de se reprendre, convulsant de colère qu'il peine à maîtriser. Les poings serrés le long du corps, les yeux exorbités, il s'agrippe les cheveux, ses ongles raclant son crâne.

— Nihilisme, tout cela n'est que du nihilisme chimiquement pur ! Comment, sur le chemin du surhomme créateur, avons-nous pu aboutir à de tels déchets ? Monstres de volonté pure, ivres de puissance, détruisant tout. Tu n'es que le fils maudit de l'Homme, une ressource disponible, la déjection d'un programme militaro-idéologique fou. Pas les seigneurs que nous attendions.

Surmontant sa peur, Abgrund se jette sur moi pour saisir ma lame. Illusion insensée : j'ai six fois sa force, cent fois sa volonté. D'un geste sec, je l'écrase au sol, lui brisant les côtes, et plante le couteau dans son menton, droit vers le cerveau. Il meurt instantanément. Adieu, Mexique. Je tremble, submergé d'adrénaline.

Je me redresse lentement sur les genoux. En face de moi, accoudé contre un tas de vieux cartons, Howard me regarde ! Bien vivant, sans la moitié du crâne défoncé, souriant bêtement. Incrédule, pris d'un rire nerveux, je lâche prise pour la première fois depuis des heures et m'allonge contre la carcasse chaude d'Abgrund. Machinalement, je prends tout de même garde à ne pas me maculer du sang du vieil homme.

## Chapitre 6 : Pilote automatique

— À quoi pensez-vous, agent Keller ?

Cela fait quinze miles que l'on roule depuis la sortie du bidonville de la Colina Seca, et je n'ai pas dit un mot. Aucun de nos contacts n'avait d'informations à nous transmettre. Aucun habitant n'avait vu quoi que ce soit. Quand on ne sait pas ce que l'on cherche, ce sont toujours les pires des missions. L'esprit doit rester en alerte, prêt à capter le moindre détail, mais prendre garde à ne pas surinterpréter ce que nous trouvons. On a vite fait de suivre une fausse piste, et nous n'avons pas le luxe de perdre notre temps. Cela m'épuise, et je préfère me vider l'esprit en regardant l'océan depuis la banquette arrière plutôt que d'échanger autour des élucubrations de Kane et Shaw. Dix minutes déjà qu'ils échangeaient leurs hypothèses sur la mission des sous-marins. Évidemment, ils n'en savaient rien, tout comme moi. Mais Shaw, toujours aussi concerné par ses missions, cherchait méthodiquement, quitte à chercher dans le vide, tout en sollicitant Kane, qui était au volant. Ce dernier, peu bavard, sans doute las, joue le jeu du bout des lèvres. Il répond sans y croire, pour ne pas rompre le fil. Il cherchait un échappatoire en me forçant à prendre la parole.

— Je pense à l'agitation à Colina Seca. Rien de précis en particulier, mais je constate que même là-bas, loin de la radio et des journaux, sans parler la langue, les gens sont inquiets.

Après un long soupir, Kane répondit :

— Oui, je suis d'accord. L'ambiance là-bas a changé. Elle n'a jamais été bonne de toute manière. Mais les gens n'étaient pas suspicieux comme ça, personne ne dénonçait son voisin pour un peu de café, comme l'abruti de ce matin. Et le shérif m'a indiqué une hausse des vols dans les alentours. Comme si les Français volaient pour stocker en prévision d'un manque.

— Ils savent qu'ils sont en bas de l'échelle et que, si des événements majeurs venaient à survenir, ils seraient les derniers dont le gouvernement se soucierait, enchaîna Shaw.

Je replonge mon regard dans les traits de lumière qui courent sur l'océan. Sur la plage en contrebas, j'aperçois une patrouille de l'armée : une dizaine d'individus

en tenue marron, fusils en bandoulière, qui longent la grande plage de sable découverte par la marée descendante.

La conversation entre Kane et Shaw reprend de plus belle. Ce dernier expose une hypothèse qu'on entend souvent au bureau ces dernières semaines : les Cerbères seraient en vérité tous morts depuis longtemps. L'attentat commis par la CIA aurait décapité non pas deux des têtes, mais bien toute la fratrie. Les trois Prussiens abattus, quelque chose d'imprévu se serait passé. Pourtant, au lieu de s'effondrer ou d'affaiblir la machine comme nous le pensions, celle-ci se serait emballée. Leur administration leur a survécu. C'est comme si elle agissait toute seule, en pilote automatique. Plus efficace, plus froide, plus méthodique... Des rapports de plus en plus confus affluent des agents européens. Comme si un emballement automatique animait la structure, la poussant vers de plus en plus de violence, de déshumanisation. Plus aucun nom de dirigeant du régime n'émerge depuis des mois. Kane acquiesce : des agents de la CIA, qu'il connaît personnellement, lui ont confirmé ces bruits. Mais personne ne sait qu'en penser.

Nous abordons un virage. Un tunnel s'ouvre devant nous, s'enfonçant sous la montagne. L'air y est plus frais et apaise un peu la tension. Les phares qui tremblent sur le mur du tunnel révèlent un énorme graffiti : serpent tricéphale dévoré par le pygargue à tête blanche américain, rappelant à tous l'inférieur duel qui nous entraîne dans l'abîme.

J'ai d'abord pensé que l'hypothèse soulevée par Shaw était le fruit de cette époque paranoïaque. Mais je dois bien reconnaître qu'un doute, insidieux et tenace, s'insinue en moi un peu plus chaque jour. Je devine aussi l'inquiétude qui se grave peu à peu sur le visage de Kane. Il est vrai qu'au milieu des dédales administratifs, dans les engrenages, quelque chose comme une volonté propre semble émerger de ces structures. L'État central américain lui-même n'est-il pas pris dans ce processus ? Ici, rognant sur nos particularismes étatiques pour produire quelque chose de singulier, une volonté propre. Se pourrait-il que, là-bas, les trois frères génies de Cerbère se soient joués de ce phénomène pour faire émerger quelque chose qui les dépasse et leur survive ? Se pourrait-il que les Cerbères aient engendré une machine bureaucratique autorépliquante qui entraîne l'Eurasie à nous dévorer ? La guerre tourne sur son propre axe et engendre sa propre raison d'être.

Je ne dis rien et garde mes réflexions pour moi, je ne voudrais pas miner l'agent Shaw. Lui, il a une famille, il ne peut pas abandonner. Pour Kane, cela ne change rien : il fait son boulot et continuera à le faire jusqu'au bout, parce qu'il n'a jamais rien fait d'autre. Il aurait été un parfait automate pour la machine de Cerbère, me dis-je. Moi, même si l'ordre du monde est en train de se disloquer, je veux croire encore en ce pays, à ses principes que je sais bons. Même si l'homme n'a jamais vraiment voulu de la liberté, ce pays est fait pour ceux qui l'aiment. Et j'aime savoir qu'il existe.

— On va s'arrêter à la station-service du prochain croisement. Vous interrogerez le gérant pendant que j'en profite pour faire le plein, dit Kane.

Une minute plus tard, nous arrivons devant une petite station déserte. Deux pompes nous attendent. Aucun véhicule. Le parking est vide, tout comme la maisonnette du gérant. Je descends de la banquette. Shaw me suit, à deux pas. Une ombre glisse derrière la fenêtre de la maison, puis disparaît. Je pousse la porte battante et reste dans le cadre de la porte. L'intérieur de l'habitation est vide. Tout est recouvert d'une toile blanche. Au plafond, un ventilateur brasse lentement l'air chaud de la pièce. À ma gauche, un petit comptoir avec une caisse enregistreuse, derrière laquelle est assise une vieille femme quelconque, les cheveux longs, blancs et bouclés, le corps athlétique et le regard fuyant.

Je m'avance lentement de quelques pas vers elle et lui montre d'un geste mon badge. Aucune réaction dans ses yeux. Décidément, l'atmosphère de la Californie a bien changé depuis le début de la guerre. Même la méfiance naturelle envers les agents fédéraux semble être écrasée.

Je lui adresse un bonjour, auquel elle répond par un antipathique :

— Vous allez prendre combien d'essence ?

— Huit gallons. Donnez-moi également des jetons pour utiliser votre téléphone mural, pendant environ cinq minutes.

Elle s'exécute mécaniquement, me tend une poignée de jetons et me réclame 2,50 dollars. Je paie. Shaw s'approche, récupère les jetons, se dirige vers le combiné.

Je demande à la vieille dame si elle a vu quelque chose aujourd'hui. Le regard trop vide pour être vrai, elle hoche lentement la tête de gauche à droite en guise



de réponse. Conscient que je n'obtiendrai rien ainsi, je pose un billet de 5 \$ sur le comptoir. Ses yeux s'allument. Enfin un peu de vie dans cette station...

Elle saisit le billet, le plie en deux et le glisse entre ses seins. Puis elle se penche :

— Je ne devrais pas vous le dire, car le type en question m'a lui aussi donné un petit quelque chose pour que je ne dise rien. Mais il est vraiment trop étrange pour que je me taise, et puis puisque vous me le demandez... Un homme est passé ce matin très tôt, vers 6 h 10, au volant d'un Ford pick-up. Une vraie bête, je vous jure, je ne sais pas si j'ai vu quelqu'un d'aussi costaud cette année. Il a fait le plein et est reparti.

— Si je devais arrêter tous les hommes costauds du coin, j'en aurais pour des années. Et puis, cela n'a rien de particulier, votre information.

— Non, bien sûr, grommela-t-elle. Mais son regard, lui, était particulier. Des yeux à la fois vitreux et possédés, ainsi qu'un sourire étrange, comme plaqué sur son visage. Je sais que cela peut paraître vraiment étrange, ce que je dis, mais je ne sais pas comment le décrire autrement.

Sûrement un ivrogne de plus. Mais à une heure aussi matinale, c'est vrai que c'est inhabituel. Cheveux rasés, mâchoire carrée, yeux bleus. La vieille m'indique quelques éléments physiques supplémentaires, mais rien de bien probant, et conclut en m'indiquant que l'animal est parti en direction de San José.

Au moment de franchir le seuil de la maison, j'adresse à la maîtresse des lieux un bref salut de la main, avant de constater que Shaw est déjà reparti vers l'automobile et semble être en grande discussion avec Kane. Pas le temps de revenir vers la voiture que Kane se précipite dans ma direction et passe en trombe le palier de la porte avant d'exiger immédiatement le maximum de jetons à la patronne pour téléphoner.

Ne comprenant pas ce qui se passe, je me retourne vers Shaw, qui, le regard livide, marche vers moi, les mains en éventail autour de sa bouche, et me dit :

— J'ai téléphoné au bureau. Il y a une série d'attaques en ce moment même. On ne sait pas bien ce qui se passe. Mais les postes de secours, les pompiers, les commissariats semblent être pris d'assaut, du nord au sud de la Californie. C'est

un véritable massacre, il y a des centaines de morts. Le bureau demande à tous les agents de converger vers les grandes villes les plus proches...

## Chapitre 7 : La caserne

Le vent souffle fort, un volet claque hiératiquement contre l'un des murs du bâtiment, brisant ainsi ma torpeur. Le cadavre d'Abgrund est toujours là, me tournant le dos, figé dans une posture grotesque. Son corps inerte obstrue l'écoulement du sang, qui stagne dans une mare sombre à l'avant de la carcasse.

— Bravo, tu as réussi ton coup, pas une tache sur toi.

Je me redresse péniblement et tourne la tête vers l'origine de la voix. Howard est toujours mort — mais terriblement présent. Il me regarde, consterné. Je l'ignore et me traîne jusqu'au sac de toile pour mettre la main sur un peu de pervitine que je fais passer avec le reste de la bouteille d'Abgrund. Je jette un œil à travers une fenêtre : le soleil décline déjà, j'ai dormi trop longtemps. Il faut faire vite. D'un geste, je récupère le sac de toile et hisse la caisse du lanceur au creux de mon épaule. J'abandonne Abgrund et marche rapidement dans la rue filant vers le pick-up qui m'attend à l'angle du bloc.

Howard me suit :

— Tu vas vraiment le faire ? Ces gens n'y sont pour rien.

Je l'ignore et charge la caisse à l'arrière et pose le sac de toile sur le siège passager. L'air dans la cabine est irrespirable, le soleil tape sur le véhicule depuis des heures, le transformant en fournaise. Je laisse la porte conducteur ouverte pour dissiper l'insoutenable chaleur. Je plonge ma main dans le sac et agrippe le Luger P08 fixé au baudrier tactique que j'enfile rapidement. J'y glisse les cinq chargeurs d'arme de poing et les cinq autres du fusil d'assaut StG 44, que je pose par-dessus le sac. J'allume le contact et braque le véhicule vers la sortie du parking. Je suis concentré, j'observe attentivement la caserne de pompiers. Elle est comme sur les plans : deux immenses portes à rideaux métalliques ponctuent la grande façade beige. Le premier rideau est ouvert, laissant deviner deux gros camions rouges à l'intérieur. Le second est fermé et un pick-up tout-terrain écarlate est garé devant, sur le parvis en béton. Parfait. Cela simplifiera les choses.

Je m'engage sur la route et tourne directement à l'angle droit du bloc pour contempler le côté de la caserne. L'immense mur de briques rouges est constellé de quatre petites fenêtres. Je m'arrête sur le trottoir au niveau de l'arrière du bâtiment. Je repère immédiatement ce que je cherche. J'enfile un par-dessus

pour cacher mon attirail, puis saisis la chaîne et le cadenas dans le sac. Dix secondes plus tard, me voilà dans la ruelle arrière. Je contourne les bennes à ordures, longe un muret décrépit et atteins la porte de service, encastrée entre deux grilles d'aération. Elle est lourde, en métal peint, avec une poignée extérieure. Je balaie les alentours du regard : personne. Je m'accroupis, et passe la chaîne autour des deux charnières apparentes, côté extérieur. Je tire fort, plusieurs tours bien serrés, fais claquer le cadenas. Un claquement sec, définitif. Je recule d'un pas, observe. La porte est condamnée de l'extérieur. Si quelqu'un tente de fuir par là, il devra lutter contre le métal et perdre de précieuses secondes. Et moi, j'aurai l'avantage.

Howard tourne toujours autour de moi, comme une ombre insistante. Je feins de ne pas le voir, le relègue au silence.

Je regagne le véhicule d'un pas rapide et, en quelques secondes, refais le tour du bloc. Me voici de nouveau à hauteur du parvis, face à la caserne. Le temps suspend son cours. Je contrôle ma respiration, tente de calmer les battements précipités de mon cœur. Howard s'est enfin tu. Un silence limpide s'installe en moi — une paix brève, fragile, mais totale. La dernière... Et soudain, le grondement sourd des premières déflagrations résonne au loin. Mes colis, et ceux de mes frères, se sont ouverts. L'heure est venue.

Je m'engage sur le parvis et me gare en plein travers de l'entrée, face au rideau métallique ouvert, obstruant volontairement le passage. À l'intérieur de la caserne, je vois une dizaine de pompiers qui s'agitent autour d'un imposant camion-citerne. Je tire de toutes mes forces sur le frein à main, jusqu'à ce qu'il cède dans un claquement sec. Mon regard ne quitte pas l'intérieur du bâtiment. Un grand escalier en colimaçon serpente jusqu'à une passerelle métallique suspendue, menant à une sorte de baraquement installé sous la charpente. C'est là que se trouve le commandant. Au rez-de-chaussée sur la droite, les casiers des pompiers. Au fond, sur la gauche, j'aperçois la porte menant à l'arrière de l'immeuble, là où se trouve l'escalier pour le toit et cette issue de secours que j'ai déjà condamnée. Entre la porte et moi se trouve un deuxième camion qui bloque une partie de mon champ de vision. Je vais devoir faire attention. Tandis que je scrute, immobile, l'agencement intérieur, des cris éclatent. Un des pompiers hurle et me fait signe de bouger le véhicule. Mais je ne bouge pas. Je coupe le contact.

Un grand gaillard s'avance d'un pas rapide vers moi. Plus il se rapproche, mieux je peux observer les traits de son visage : tiré, mâchoire contractée, colère et tension mêlées. Le fait que je bloque une des deux seules sorties y est probablement pour quelque chose. Il est tendu, moi pas. Il continue d'avancer vers moi, il est à moins de dix mètres. Les mains brassant de l'air autour de son crâne chauve, il avance inlassablement. Six mètres. Je ne l'écoute pas, je le fixe, droit dans les yeux. Il continue d'avancer. Quatre mètres. Une lueur d'inquiétude naît dans son regard. Plus il avance, plus les traits de son visage me sont clairs. Il en va de même pour lui. Sûrement a-t-il vu mon sourire trancher mon visage. Il ralentit. Il se trouve à deux mètres cinquante quand il s'arrête totalement, figé.

De la main gauche, j'ouvre la portière et tends la main dans sa direction pour l'apaiser. De l'autre bras, je saisis le StG 44 chargé et armé. Je garde l'arme sous la ligne de vision du pompier, derrière le pare-choc et la portière ouverte. Je suis une machine, froide et méthodique. Je pose mon avant-bras gauche dans la fenêtre ouverte de la portière que je déploie jusqu'à sa butée. Celui-ci fait face à l'entrée, l'homme est toujours là, immobile. Je soulève le fusil d'assaut, que je pose tranquillement sur la partie inférieure de la fenêtre. Quand je cale la crosse contre mon épaule droite, le combattant du feu se met à hurler. Tous les regards se retournent dans un même élan paniqué. Trop tard.

Il pivote, tente de fuir vers le camion le plus proche. Trop tard.

J'ajuste mon tir. Cinq balles, nettes, groupées, lardent son abdomen. Il vacille, mais son corps, mû par l'élan, continue sa trajectoire absurde et pathétique. Il s'effondre de tout son poids contre le véhicule, la tête heurtant violemment la portière dans un fracas sourd.

La scène bascule dans un silence brutal, immédiatement suivi des cris.

De l'autre côté de la pièce, les yeux médusés, les pompiers me regardent, sidérés. Posé contre la portière, j'ai une stabilité de tir maximale. J'oriente le canon vers eux et ouvre le feu. Les hurlements éclatent, déchirant l'air, aussitôt mêlés aux détonations sèches qui résonnent contre les murs de la caserne. Je vide l'intégralité du chargeur sur le petit groupe, une ligne de mort que je trace de gauche à droite, balayant la petite assemblée comme une faux mécanique.

Je touche cinq d'entre eux. Le premier s'effondre net, la tempe éclatée, son crâne pulvérisé par l'impact. Un second se prend deux balles dans la hanche et

rampe péniblement sur le sol. Les trois autres se sont couchés sous les impacts sans que je distingue leurs blessures.

Les survivants s'éparpillent dans un chaos fébrile.

Trois partent sur la droite, derrière le camion, pendant que les deux derniers se ruent vers la porte arrière. Je presse le bouton d'éjection du chargeur et recharge aussitôt. Ils passent le seuil quand j'ouvre à nouveau le feu. Je les vois chanceler, frappés en plein élan, s'effondrer derrière le mur, juste après le passage. Puis plus rien. Invisibles. Tant pis. Je profite du chaos pour récupérer la caisse à l'arrière du pick-up et le sac de toile que je laisse contre le rideau métallique. J'en profite pour mitrailler les passants qui m'observent depuis la rue. J'en abats quatre et en touche deux autres, qui s'enfuient en hurlant.

Howard me suit toujours. Pas un mot. Juste sa silhouette, toujours à trois pas, à gauche, dans l'angle mort. Je ne me retourne plus. Je ne vérifie plus. Il est là, c'est tout. Il ne parle pas, mais je sais ce qu'il pense.

De retour dans l'immeuble, les cris d'agonie des hommes blessés résonnent, distordus. Les hommes cachés sur la droite, derrière les camions, m'inquiètent. Mais là-haut, dans les bureaux sous la toiture, ça bouge. Une silhouette déborde du bardage, pistolet à la main. Il tire — et rate. L'instant est à moi.

Je riposte par une rafale sèche, l'obligeant à se replier derrière le métal ondulé. J'arrose la tôle de plomb, traçant des lignes aveugles dans l'espoir d'y accrocher sa chair. Un cri au loin me confirme la réussite de la manœuvre.

Quand le claquement des balles s'achève, un cri fend l'air sur ma droite :

— « Maintenant, ASSAUT ! »

Trois pompiers jaillissent de derrière les camions et se ruent vers moi. Les yeux exorbités, déterminés, ils comblent en quelques secondes les mètres qui nous séparent. Le premier et le troisième brandissent des haches d'incendie trouvées dans le camion. Le second, au centre, s'est armé d'une pelle.

J'ai pris trop de temps, j'aurais dû les mitrailler eux, plutôt que les passants. Ça va être difficile. Pas le temps de recharger le StG, je dégaine mon pistolet et j'ai le temps de tirer dans l'épaule du premier avant qu'il ne m'atteigne. L'impact le fait pivoter et lui manquer son coup. Une gerbe de sang me macule le visage et m'aveugle. Je fonce de mémoire vers le second pompier, pour couper la distance et diminuer la puissance de son coup. Je sens la tranche de la pelle éclater mes côtes. Mais je ne ressens presque rien : la douleur est ailleurs, lointaine,

étrangère. Au contact, ma tête s'écrase contre son uniforme et étale une partie du sang qui me maculait le visage. Je vois de nouveau. Le troisième prépare son coup. Je vois la hache levée, prête à s'abattre sur mon crâne.

D'un geste tout en force, je soulève le pompier à la pelle avec mon épaule et le projette contre celui à la hache, qui recule contre le camion de pompiers. Dans le chaos, la pelle et le P08 tombent au sol. D'instinct, je saisis la pelle, plus proche de moi, la penche en avant tel une baïonnette et fonce à pleine vitesse contre le pompier adossé au camion. Un rugissement primal m'arrache la gorge. Il n'a pas le temps de relever sa hache que je le percute de plein fouet. Je lui éventre toute la partie gauche du ventre. Il pousse un immense hurlement. La pelle se brise, il ne me reste que le manche dans la main gauche. Le pompier se débat, je le martèle de coups de poing jusqu'à ce qu'il soit inerte.

— Derrière toi ! me hurle Howard.

Je me retourne, haletant et vois le pompier que j'ai déjà abattu au P08 récupérer celui-ci. Au même moment, son collègue que j'ai précédemment projeté au sol, rampe, m'agrippe les genoux et hurle de tirer. Le pompier au P08, la main ensanglantée, la vision floue. Il vide le reste du chargeur dans une série de détonations hachées. Les balles percutent la carrosserie du camion derrière moi, ricochent, sifflent. L'une me déchire l'oreille gauche. Une autre se loge dans la cuisse de son camarade, qui hurle aussitôt, se joignant au chœur des gémissements. Je lui fourre le manche cassé de la pelle entre les deux yeux, ce qui lui fait immédiatement lâcher prise, puis m'avance vers le dernier pompier devant moi. Effrayé, il se met à pleurer et me supplie de l'épargner. Je lui arrache le Luger des mains et lui tranche la gorge avec ma lame.

Je récupère le fusil d'assaut à l'entrée, le recharge rapidement. Je monte à grandes enjambées l'escalier en colimaçon jusqu'à la passerelle. Là, j'aperçois le tireur embusqué, déjà mort, son corps criblé de balles. Je ramasse son arme et la fracasse contre le sol, brisant son canon dans un craquement sec. Plus rien d'utile.

De retour sur la passerelle, je constate l'étendue du massacre. Trois carcasses gisent devant le rideau métallique couvert de sang. Plus bas, sur la gauche, trois silhouettes s'agitent faiblement. Je vide mon chargeur sur les différents corps et les cris cessent enfin. Il ne reste plus qu'un râle provenant de l'arrière d'immeuble. Je recharge mes armes, descends l'escalier et récupère la caisse



que j'ai laissée à l'entrée. Howard est là. À genoux, à côté du pompier éventré. Il pleure. Silencieusement. Comme une statue brisée. Je passe devant lui sans un mot. J'avance vers l'arrière du bâtiment. Les râles s'intensifient à mesure que je m'approche de la porte. Je l'ouvre. Un cadavre de pompier est affalé sur le sol, couvert de sang, son collègue est adossé à la sortie que j'ai verrouillée. Il presse sa main contre son ventre. Un sang noir et visqueux en sort. J'ai probablement touché l'estomac. Il n'en a plus pour très longtemps. Son regard, vidé de toute lumière, s'accroche au mien avec une étrange intensité, comme s'il cherchait à y lire une dernière vérité. Je le délivre de ses souffrances d'une balle en pleine tête. Derrière moi, les escaliers de fer montent vers le toit. Je les emprunte et dépose la caisse.

Le ciel a pris des couleurs étranges en cette fin d'après-midi — jaune sale, rouge sang — les nuages dans le lointain chassés par le vent, voilent légèrement le soleil tombant direction l'océan. Des dizaines de colonnes de fumée grises fendent les collines cerclant la ville, nos colis sont une réussite.

Ce soir, la Californie va brûler et aucun pompier à l'ouest de San José ne viendra éteindre les flammes. Pas plus qu'à San Francisco ou Los Angeles. Et lorsque tout aura brûlé, plus rien ne repoussera. Jamais.

Un rire nerveux saccade ma respiration. Je me retourne vers la caisse, elle m'appelle. J'empoigne le lanceur — fauve sacré — je fixe la première ogive. Je vise à la verticale comme pour exploser le ciel. La détente se presse. L'engin maudit s'élève majestueusement et vrille dans le ciel avant d'exploser 200 mètres plus haut relachant un champignon de cendre noire. Le panache s'étend, se dilate — auréole de mort sublime — et le vent la caresse, l'embrasse, la disperse.

Je me penche, recharge une deuxième ogive. Une pluie fine me picote la nuque : les poussières les plus lourdes tombent déjà, infime fraction du nuage — moins de deux pourcents — tandis que le reste, saturé de microgrammes d'uranium et d'isotopes, flottera dans les airs encore des heures.

Je lève la tête vers le ciel et ouvre la bouche. Ce sel chaud sur ma langue — poussière d'uranium, souffle radioactif, sable sacré — stérilisera la Californie pour mille ans. Deuxième tir — OBLIQUE ! Vers le sud !

Troisième — TENDUE ! Vers l'est ! SYMPHONIE D'IMPACTS !

Chacun de mes frères a porté son offrande — trente kilos de cendre pour que la Californie ne nous oublie jamais.

La tâche accomplie, je jette le reste du lanceur en contrebas, sur le toit du pick-up. La pression redescend. Ma mission est accomplie, maintenant il ne reste plus qu'à faire le maximum de dégâts.

Au loin, j'entends de ma dernière oreille les sirènes et les alarmes qui s'élèvent de la ville, une clameur chaude criant mon nom. Je décide de partir à pied vers le centre-ville et de tirer sur tout ce qui passe devant moi.

Je me rends compte qu'Howard a disparu. Je me demande où il est parti...

Soudain, un bruit de moteur sourd se distingue parmi les cris de la ville ; ça se rapproche et une cohorte d'alarmes de police semble accompagner le grondement. En moins de trente secondes, il est sur moi : une voiture dérape et s'enfonce dans la rue vide sur ma gauche. Je reconnais immédiatement la divine créature — une Duesenberg Model SJ — fauve d'acier en rut, ruisselante de chrome et d'orgueil mécanique. Son compresseur gémit comme un dieu qu'on réveille à 140 miles à l'heure... Comment est-ce possible d'en voir une ici ?!

La bête est poursuivie par trois voitures de police, sirènes hurlantes. Je pointe immédiatement mon fusil d'assaut et tire contre ces grotesques poursuivants. L'un des véhicules fait une embardée et s'écrase contre un pylône électrique, tandis que les deux autres automobiles s'arrêtent pour lui porter secours. Au même moment, la Duesenberg, ayant repéré mes tirs, se dirige vers moi avant de déraeper sur le parvis de la caserne. Une tête chauve et blafarde sort du véhicule, un grand sourire jusqu'aux oreilles, et hurle dans ma direction : « Frère ! Viens vite ».

Je reconnais immédiatement un de mes compagnons d'Aetherium. L'occasion est trop belle. Je saute du toit sur le toit du pick-up garé à l'entrée et me précipite côté passager. Le conducteur se met à hurler et appuie de toutes ses forces sur l'accélérateur ; nous décollons.

## Chapitre 8 : L'Église

Tandis que le feu des incendies se mêle au crépuscule, le vent glisse contre le ciel qui, telle une nappe de sang, recouvre l'horizon. Appuyé contre le mur noirci d'une ruelle, Kane observe, un rictus ironique au coin des lèvres, le bâtiment du Bureau s'effondrer dans les flammes. Il avait toujours méprisé les élites de ce pays — les pantins de Washington, les vautours de New York — des parasites à moitié corrompus qui décident tout sans connaître le terrain. Il voyait dans le FBI d'Hoover le salut du pays : l'incarnation de la probité, de l'ordre, de la justice au-dessus des clans et des compromis. Mais Hoover était mort. Et aujourd'hui, le Bureau de San José — celui où Kane avait usé quinze années de sa vie — flambait jusqu'au plafond sous nos yeux impuissants.

Que faire à présent ?

Nous ne pouvions approcher : la foule continuait de piller, incendiant les voitures sur le parking, criant à pleins poumons :

— Traîtres !

— Traîtres !

Les cris revenaient, lancinants, portés par des centaines de bouches. Les cadavres parsemaient le bitume, les collègues s'étaient bien défendus mais la foule de milliers d'enragés les avait submergés. Il ne restait rien à sauver. Rien à défendre. Cachés dans l'angle d'une ruelle à 200 mètres, nous ne pouvions plus que regarder l'étendue du désastre. Shaw, les poings crispés, peinait à contenir ses larmes. Kane, lui, restait droit. Immuable, le regard rivé sur l'incendie — comme s'il avait vu cette fin venir depuis toujours. À présent, nous sommes probablement les seuls agents du FBI dans la ville, peut-être même les derniers représentants de l'État dans toute la Californie. Au loin, en direction de San Francisco, je vois les lueurs des flammes. Un halo rouge, spectral, qui pulse au-dessus de la baie. J'imagine que c'est la même chose à Los Angeles et dans chaque grande ville de l'État. Comment ont-ils fait ?

Nous restons là, tous les trois, quelques minutes sans mot dire, prostrés. Jusqu'à ce que Kane se retourne vers Shaw :

— Shaw, partez, rentrez chez vous.

Surpris, incrédule, le visage de Shaw se ralluma :

— Mais, agent Kane... Je ne peux pas abandonner le poste, il n'y a peut-être plus que nous... Plus que nous dans toute la ville...

Kane se retourna dans notre direction, le regard grave. Il fit trois pas vers Shaw et lui colla contre le torse le trench gun qu'il tenait dans sa main droite depuis une heure — dans un geste aussi solennel qu'un adieu. Pas besoin de parler, ses yeux bleus acier le faisaient pour lui. Shaw était père, contrairement à nous. Il devait les rejoindre. Sûrement pensait-il que Shaw demanderait lui-même à partir, mais, sonné, le pauvre homme s'oubliait.

— Il n'y a plus de ville, Shaw, juste une masse d'enragés.

Sur ces mots, Kane se tourne vers moi et me fait signe que nous partons. Ne sachant quoi dire, je pose ma main sur l'épaule de Shaw et pars dans la rue adjacente. Nous pressons le pas pour ne pas laisser à Shaw l'opportunité de nous suivre. Nous nous enfonçons dans les rues de la ville. Beaucoup de bâtiments brûlent, la fumée nous pique les yeux et agresse nos poumons. Les passants que nous croisons, au choix, hurlent, se frappent, s'entretuent ou pillent. Mutiques, nous avançons. Je ne sais pas où m'emmène l'agent Kane, nous partons vers le nord. Je vois au loin les colonnes de flammes dans les forêts qui enserrent la ville. La nuit est pratiquement tombée, l'électricité est coupée, des millions de points lumineux flottent dans l'air, virevoltant au gré du vent avant de se transformer en cendres. Des courants de points de lumière zèbrent le ciel, dansant avec les nuages de fumée.

Nous continuons ainsi, en silence, à gravir les rues défigurées pendant un long quart d'heure, avant que je ne comprenne l'objectif de l'agent Kane. Je l'aperçois au loin, au croisement de la rue du Marché-Sud : la cathédrale Saint-Joseph. Ses flèches s'élèvent dans un ciel rouge-noir, comme deux doigts dressés vers un dieu muet. Elle aussi commence à être gagnée par les flammes. Devant elle, une petite foule s'agglutine en face de la porte d'entrée. Contrairement au reste des habitants de la ville, ceux qui la composent sont calmes, une étrange quiétude émane d'eux. Des prières montent depuis la petite foule vers le ciel. Nous avançons vers elles. Kane ralentit le pas, puis se retourne pour la première fois

depuis notre départ, puis dit simplement :

— Je savais qu'on les trouverait ici. Les derniers gens sensés de cette ville.

Puis, en désignant la foule :

— Essayons de voir ce que l'on peut faire pour eux.

Au bout du compte, la loyauté profonde des êtres humains refait surface — discrète, têtue, indéracinable. Kane ne fait pas exception. Quand l'inhumain nous assiège, il ne reste que peu de refuges. Quelques lueurs têtues vers lesquelles se tourner.

Notre monde libéral, dans sa toute-puissance, n'est pas prêt à affronter ce genre d'événement. Aussi fort soit-il, il ne peut pas, et il ne l'a jamais pu — et sûrement l'a-t-il engendré. L'Homme s'efface, son règne aura duré six petits siècles. Ce qui était avant et après le recouvre, pour toujours.

Et pendant que Kane se mêle à la foule des croyants, pour la première fois depuis des années, dans le secret de mon âme, je prie.

## Chapitre 9 : Moloch

Cinq minutes déjà que mon compagnon hurle comme un damné. Il a fini par me céder le volant, entre deux prises tremblantes de Pervitine. Cramponné à son siège, il vocifère contre le manque de munitions ; ses cris déchirent la nuit. Dehors, le chaos dévore San José, traversée par les flammes. La Duesenberg fend à toute allure les nuages de fumée qui errent sans but dans les rues désertées. Ici et là, des amoncellements de masses humaines informes, convulsant de haine, voguent de rue en rue telles des nuées de sauterelles affamées, pillant les dernières ruines, consumant ce qui résiste encore.

À côté de moi, mon passager est mal en point. Trois balles nichées dans ses entrailles et ses jambes. Il devrait déjà être mort, mais la furie, couplée à la Pervitine, le fait tenir debout. Son sang peint l'intérieur du bolide. J'accélère toujours plus, l'adrénaline me lacère le cœur, le monde brûle, il flamboie. Les braises volantes dessinent dans ma rétine des constellations fiévreuses, pendant que, dans l'ombre, dansent les cendres divines.

Mon compagnon, les yeux exorbités par l'ivresse des stimulants, se redresse soudain.

HÉROS ! MACHINE ! BÊTE ! hurle-t-il.

Agrippé d'une main tremblante au rebord du véhicule, il se met à décharger son arme en rafales erratiques vers les sirènes hurlantes que nous croisons.

— Prenez ça, chiens ! crache-t-il, un mélange de sang et de salive coulant sur son menton.

Les phares aveuglants des voitures éclatent en gerbes électriques, tandis que des cris lointains résonnent, étouffés par le rugissement du moteur. Des visions hallucinées surgissent à travers le pare-brise. Les immeubles en flammes s'inclinent comme pour saluer notre passage, tandis que la ville entière semble se dissoudre lentement dans un tourbillon de feu.

— Plus vite, frère ! vocifère mon compagnon, plus vite vers l'éternité !

Il rit désormais à gorge déployée, un rire monstrueux, se transformant en aboiements de chiens. Il continue de décharger son arme au hasard.

Mes doigts agrippent le volant.

Le décor se déforme.

Les étoiles tombent en cascades embrasées sur la Terre.

Et je hurle à mon tour.

Je hurle. Je hurle. Je hurle !

— vers la guerre !

— vers l'Homme incandescent !

— au firmament !

Un virage brutal renvoie la carcasse en fusion du passager dément sur moi. Une douleur m'accable, un geyser de sang. Il rit. Le chacal enragé me mord le bas du cou. Le monde tourne et la voiture se retourne, une église surgit et la Duesenberg s'écrase contre la porte d'entrée. Je suis éjecté du cockpit. L'animal s'arrache à la carcasse irradiée. Les flammes rongent les lieux.

Lui ramper à quatre pattes grogner torse-feu machoire-métal

bondir sur moi cou-saisir stranguler carotide-écrasée

poings-fracas visage-nœud refus-tenaille serrer plus plus

flammes spirale-hurlement

plonger ensemble dans brasier

chair-viande peau-brûlure crépitement

souffle interrompu oxygène refusé

lui agrippé moi percussion sans effet

cendre-noire

main-lame enfoncer gorge homme-machine-chien

râle-orgue cathédrale-flamme

liberté-vide silence-goudron

moi ramper dehors

## Chapitre 10 : Cendres

— Regarde ce que tu as fait.

Le voilà qui revient me troubler. Pas moyen d'être en paix. Jamais. Même vitrifié, cela revient. Au moment même où mon esprit se délite, cela ne me lâche pas.

— Il n'y a plus rien, tu n'es plus rien. Tu t'es consumé plutôt que grandi.

Pourquoi le spectre d'Howard continue-t-il de me parler ? Je ne peux plus répondre.

— Te sens-tu mieux ?

Je n'ai plus d'yeux, plus de peau, plus d'oreilles, plus de mains, plus de crâne !

— Es-tu satisfait ?

Non...



## ANNEXE

Chronologie mondiale synthétique (1916–1949)

*Document du FBI classé*

- **1916 – Königsberg, Empire allemand**  
Naissance d'une anomalie statistique : des triplés dotés chacun d'un QI estimé à plus de 200.
- **1929 – Berlin**  
Leur collaboration secrète débute sous le nom de code *Cerbère*. Cerbère I (physique et armement), Cerbère II (logistique, politique et économie), Cerbère III (renseignement et opérations clandestines).
- **1933 – Montée au pouvoir du parti nazi**  
Cerbère infiltre le système nazi en profondeur. Dès 1936, Adolf Hitler, président du parti, est neutralisé, maintenu dans un rôle symbolique.
- **1936 – Le Troisième Reich devient officiellement une technocratie militaire**  
Le pouvoir effectif passe aux mains de réseaux militaires et industriels contrôlés par Cerbère.  
L'antislavisme et l'antisémitisme des débuts sont expurgés au profit d'orientations politiques telles que la technocratie, la rationalisation totale et le dépassement du nationalisme biologique au profit d'un projet impérial pro-européen.
- **1939 – Invasion de la Pologne**  
Début de la guerre. L'armée allemande bénéficie de plusieurs avancées technologiques (logistique, cryptographie, communications, carburants synthétiques) directement issues des laboratoires de Cerbère I.
- **1940 – Incident de Vemork**  
Les Alliés échouent à exfiltrer 185 kg d'eau lourde norvégienne. La cargaison est coulée en mer. Ce sabotage perturbe durablement le développement mondial de l'arme nucléaire.

- **1941–1945 – Extension de Cerbère**

La Wehrmacht, modernisée, conquiert l'Europe continentale. L'URSS est défaite en 1942. Le Royaume-Uni chute en 1943, suite à une guerre civile provoquée par de nombreuses infiltrations d'espions de Cerbère, et la monarchie britannique fuit au Canada.

- **1943–1948 – Contre-offensive américaine**

Les États-Unis et Cerbère entrent en confrontation via une immense série de guerres par procuration à travers le monde, ainsi que des opérations de sabotage massif dans les deux camps, ciblant notamment les programmes nucléaires. Aucun ne parvient à franchir pleinement le seuil nucléaire.

- **1943–1947 – Guerre nippon-américaine**

Guerre stérile pour les Japonais et les Américains, qui réussissent à arracher une paix séparée avec le Japon.

- **1947 – Lancement du programme *Aeternum***

Des soldats sélectionnés depuis des années sont endoctrinés, dopés, drogués, puis irradiés à faible dose pour atteindre la *walking ghost phase* : condamnés, mais capables d'une efficacité opérationnelle extrême, sans retour.

- **1949 – Attentats contre les triplés Cerbère et Hoover**

Les Américains réussissent, par miracle, un attentat contre les triplés, décapitant en partie (totalement ?) le système Cerbère. En représailles, J. Edgar Hoover est assassiné.

- 1949 — Présent

***À Filippo Tommaso Marinetti, Laurent Obertone et Nick Land***

---

*Sans vos visions — exaltées, brutales ou glacées — cette  
nouvelle n'aurait jamais vu le jour.*

*Qu'elle résonne comme l'écho difforme de vos clameurs.*

*Merci d'avoir taillé la brèche.*

*SS/ACC vous est dédiée.*